~~FRC 15293~~
Case
FRC
19271

desrais inv. *Fruſsotte Sculp.*

Vous la voyez cette Couronne fille de l'ambition, je ne veux la Conserver que pour vous deffendre & vous rendre heureux

par Olympe de Gouges

REMARQUES PATRIOTIQUES,

Par la CITOYENNE, *Auteur de la Lettre au Peuple.*

MA lettre au Peuple, ou le projet d'une Caiſſe patriotique, a ému les belles ames. Elle a excité la critique des mauvais Citoyens. Ils oſent même dire que le caractère français eſt éteint, & que l'égoïſme eſt actuellement l'eſprit dominant de la Nation. Ah! s'il n'a pas brûlé juſqu'à préſent pour la Patrie, il peut renaître de ſa cendre. La France a peut-être été trop floriſſante juſqu'à ce ſiècle; elle a excité l'envie de toutes les nations, & pour un choc violent qu'elle éprouve,

THE NEWBERRY LIBRARY

faut-il qu'elle ſe perde elle-même? O France, France! relève ton front altier, & n'inſpire point à tes voiſins le ſentiment de la pitié. Que le Peuple, les Parlemens & le Roi ne forment qu'une même famille, & la Nation reprendra bientôt ſa première ſplendeur. Et vous, ennemis de vos frères, de votre Roi & du repos public; étouffez cet eſprit de révolte & de diſcorde, qui n'entraîneroit que votre perte, & la chûte de l'Etat. La misère n'a déjà que trop aſſiégé votre Pays; craignez d'allumer les flambeaux de la guèrre, & de périr les premiers dans une infâme boucherie. Mes avis ne ſont point biſarres; c'eſt en employant les matériaux de la vérité, que je prétends démontrer le danger, le bon, & l'utile. C'eſt une femme, qui oſe ſe montrer ſi forte, & ſi courageuſe pour ſon Roi, & pour ſa Patrie.

La France eſt plongée dans la douleur; le Peuple ſouffre, & le Monarque gémit. Le Parlement demande les Etats-Généraux, & la Nation ne s'entend pas. Ils

ſont indécis ſur la manière de s'aſſembler. Toutes ces altercations ſont des entraves au ſalut que l'Etat attend de leurs lumières. Le Tiers-Etat avec raiſon prétend avoir autant de voix que le Clergé & la Nobleſſe ; mais la dignité de ces derniers ne veut point entendre que les organes du Peuple ſont des voix auſſi ſalutaires à l'adminiſtration des Finances, & aux prompts remèdes qu'on doit porter à un mal qui s'empire tous les jours. Il me ſemble voir un malade dans ſon lit, à qui il faut une prompte opération. Un habile Médecin l'ordonne ſur le champ ; mais les parens qui ont ſouvent des vues contraires à celles du ſage Médecin, demandent une conſultation de ce qu'il y a de mieux dans la Faculté, ſur la manière de faire l'opération. L'auguſte Aſſemblée d'Eſculape ne s'entend pas. On differte long-temps ; le mal devient déſeſpéré, ou le malade périt ; & le bon Médecin eſt le Tiers-Etat. Meſſieurs les Nobles ſont l'auguſte Aſſemblée des Médecins, à qui je repréſente, avec

les droits que mon ſexe me donne, de laiſſer de côté le rang, les titres, & ce vain préjugé de ſes dignités idéales, & voler en foule faire l'opération du Royaume; chaſſer le mal, & introduire le bien.

Voilà ſur quelles conſéquences il faut diſcuter. La ſupériorité doit ſe taire, & faire place à la raiſon; & dans une ſemblable calamité, Barons, Marquis, Comtes, Ducs, Princes, Evêques, Archevêques, Eminences, tout doit être citoyen; tous doivent donner l'exemple de cet amour patriotique au reſte de la Nation, pour concourir enſemble au bonheur de l'Etat, & à la gloire de ſon Pays.

Le bien eſt-il donc ſi difficile à faire? Oui, ſans doute, les Parlemens & le Souverain en font la triſte expérience; mais je l'ai déjà dit, que le Roi & les Parlemens ne forment qu'un même cœur, & l'ame de la Patrie ſe ſignalera. Et pour mieux vous toucher de cette vérité, Puiſſances ſupérieures aux peuples, conſidérez le tableau effrayant que je vais retracer à

vos yeux du plus grand nombre des citoyens. Le commerce eſt écraſé, une quantité innombrable d'ouvriers ſont ſans état & ſans pain, que deviennent-ils ? Pourriez-vous en rendre compte ſans frémir ? Tout eſt arrêté, le riche impitoyable cache ſon argent ; vil inſtrument de ſa cupidité, peut-il prolonger ſes jours, peut-il les rendre plus heureux ? Ces tréſors dans l'inaction, quel bien peuvent-ils faire à perſonne ? C'eſt à l'Etat qu'il faut les offrir, & les offrir ſans aucun intérêt, tel qu'ils les placent dans leur coffre-fort ; mais dans la caiſſe de la nation, ils vous rapporteront un prix au-deſſus de leur valeur, vos collatéraux, après vous, s'applaudiront de trouver dans votre fortune de tels recouvremens, vous leur laiſſerez la gloire & l'honneur qui éterniſeront votre mémoire. Si une ſi belle victoire n'émeut point vos ames abjectes, craignez le déſeſpoir des malheureux & des révoltés. Vous ne ſauriez vous le diſſimuler, c'eſt toujours ſur les riches qu'ils portent leurs

mains hardies & meurtrières, & souvent dans leurs fureurs ils ne distinguent pas les bons d'avec les méchans. Dans un Etat de Monarchie, tel que la France, le peuple ne peut être heureux qu'autant que l'Etat n'est point obéré; sa vraie constitution est fondée sur l'amour de son pays & de son Roi: voilà les Francs, voilà leurs véritables vertus. Si elles n'existent plus dans la nation, la nation est perdue, elle sera livrée au pillage des brigands, & peut-être soumise aux Puissances ennemies.

C'est donc à vous, grands, sages, bons citoyens à détourner les maux, que je redoute pour ma Patrie. Il se peut que mon cœur pénétré se soit trop allarmé de ses craintes, & que cette crainte m'ait fait voir un danger évident. Ah, combien de fois les Etats se sont perdus, faute de prévoir les grands événemens! Ce sont de ces causes célèbres où chacun est intéressé, & le parti le plus puissant doit entendre & recevoir avec plaisir les avis du parti le plus foible. C'est sur les intérêts du public

& de l'Etat qu'il faut prononcer : mais en prononçant, il faut les unir & les accorder, & ſi vous les diviſez, vous les perdez tous deux. Je ſais que dans un temps heureux les maximes de l'Etat ſont différentes de celles du public, & que la politique du Gouvernement ne permettroit point aucune obſervation relativement à ſes adminiſtrations ; mais devenu plus humain que politique, plus ſage que vain, il écoute & reçoit avec plaiſir les avis de chacun, quand ils ne tendent qu'au ſalut général. Le premier inſtant des têtes citoyennes produit quelquefois les plus grands revers ; mais leur retour ſage & ſalutaire répare bientôt un inſtant de fermentation. Tel qu'on voit actuellement les Arrêtés du Parlement. Le mal s'eſt empiré par trop de zèle, mais ce mal peut ſe réparer par ce même zèle. Uniſſez-vous donc, Meſſieurs, & ne perdez point de vue l'impôt volontaire, & quel foible que ſoit l'Auteur dans ſes rayons de lumières, ils n'en ſont pas moins utiles pour le bien de la France. Souvent les

moyens les plus ſimples ont produit de grands effets ; craindroit-on de les employer, parce qu'ils ſont faciles ? Craindroit-on de les mettre à exécution, parce que c'eſt une femme qui les propoſe ? Craindroit-on d'obſcurcir l'éclat de la Couronne, en offrant à ſon Roi un don pur & volontaire, quand il peut, à ſon gré, créer des impôts ? Y a-t-il plus à rougir de recevoir de la part de ſes ſujets un ſervice, que de les forcer la bayonnette au bout du fuſil de vous l'accorder ? Il me ſemble que les impôts ſont ainſi exécutés, ou je ne me connois point en matière politique. Il me ſemble auſſi que dans les temps de guerre, différentes villes maritimes ont offert au Roi des vaiſſeaux qu'il a acceptés ſans rougir, & je ne vois pas de différence dans le projet de la caiſſe patriotique pour la dette nationale, ou je n'ai point l'ombre du ſens commun. Craindroit-on que cet impôt n'eût point l'effet que j'en promets ? Et quand cela ſeroit, par ce moyen on s'inſtruiroit du véritable ca-

ractère François. Cette expérience ſeroit peut-être très-utile à l'Etat & à la Nation, & ce moyen facile, ſans effet, donneroit ſans doute des points de vues pour ceux qui conviennent actuellement.

Un Ecrivain fameux pourroit mettre plus de chaleur, plus d'énergie dans ſes apperçus; mais il n'y ſauroit mettre plus de conſéquence, plus de zèle, & plus d'amour que moi. Tout bon Citoyen a droit de donner ſes idées dans le moment où ſon pays eſt dans la conſternation la plus profonde. On ne doit rien cacher, & les Ecrivains les plus intègres doivent dire ce qu'ils voyent, ce qu'ils entendent & ce qu'ils ſentent. Je ne ſuis d'aucun parti; j'ignore s'il en exiſte quelqu'un véritablement; malheur à ceux qui en ſuſcitent d'auſſi nuiſibles qu'extravagans; le bien ſeul, de mon pays, excite ma verve & enflamme mes eſprits. Et vous, malheureux Citoyens, Peuple infortuné, voyez avec quel courage je m'expoſe, pour mettre ſous les yeux du Monarque

les tableaux effrayans de vos triſtes ſituations; oui, j'oſe eſpérer qu'il en ſera touché, & que les maux où vous a réduit ſa Religion trompée, l'éclaireront pour l'avenir ſur votre ſort. L'homme ne s'inſtruit que par l'expérience : & vous, grand Roi, ſouffrez que je vous expoſe ce que vous ſentez ſi bien; que les vertus d'un véritable homme font toujours un bon Roi; que vous êtes né avec ſes vertus, mais que vous fûtes trompé comme tous vos prédéceſſeurs. Je ſuis loin d'accuſer vos miniſtres diſgraciés; ils ont été peut-être de même que vous trompés, ou ſe ſont trompés eux-mêmes; mais combien leur malheur doit éclairer ceux d'aujourd'hui; mieux diſpoſés, ſans doute, le mauvais exemple n'influera pas ſur leur noble procédé; la voix publique pourſuit actuellement les Miniſtres juſques dans leurs retraites; quelle ſatisfaction pour l'honnête homme, de quitter le miniſtère avec l'eſtime du Monarque, & l'amour du Public! Il faut auſſi convenir qu'un

honnête Miniſtre aura ſouvent mérité l'un & l'autre, & qu'un ſort contraire lui ravit cet avantage. On ne réuſſit pas toujours à faire le bien; faites un mécontent, vous vous attirez cent ennemis. Il eſt impoſſible à un Miniſtre de faire des heureux ſans déplaire à perſonne; ſouvent le crédit & la protection placent & déplacent à leur gré, ou involontairement leurs protégés: les Princes & les Seigneurs aſſiègent ſans ceſſent les Miniſtres de leurs recommandations. On veut ſe tenir en place, les graces ſont dans leur portefeuille; atrappe qui peut; & ce ne ſont pas toujours les plus ſages & les plus honnêtes gens qui réuſſiſſent. Le crédit des Grands influe, pour beaucoup, ſur l'intégrité des Miniſtres. La Cour ne devroit jamais rien demander aux hommes en place, puiſqu'elle n'a pas des Commis, des Inſpecteurs pour s'informer ſur le compte de ſes protégés. J'aurois deſiré qu'il me fût permis de citer, à cet égard, un fait mémorable de la part de la Reine,

& qui caractériſe la bonté & l'eſprit de cette Princeſſe.

Aſſiſe ſur le Trône, adorée du plus vertueux des hommes & du meilleur des Rois; ſon humanité bienfaiſante la fera venir au ſecours des malheureux; privés de force, d'aſyle, & du néceſſaire, elle ſera ſans ceſſe l'appui des vieillards, la conſolation des veuves & des orphelins.

O Reine toute puiſſante! & vous Roi des François, on vous a fait un faible récit des maux de vos Peuples; on vous peint leurs peines, leurs misères, leurs chagrins, avec des couleurs favorables; on évite l'occaſion de vous affliger, &, pour ſoulager vos ſujets, il faut vous affliger de leurs maux. La détreſſe de vos Finances vous fait éprouver quelques contrariétés; vous ſouffrez, parce que vous êtes inſtruits que votre Peuple n'eſt point heureux. Point heureux! Ah, Sire! entre le bonheur & le malheur il y a une ſituation ſoutenable, & c'eſt celle où vous croyez votre Peuple; mais celle qui

exiſte & que je ne puis vous exprimer ſans frémir, eſt l'état déplorable d'un tiers du Peuple, & du tiers le plus recommandable; les mâçons, les hommes qui travaillent à la terre, qui n'ont pour toute fortune que les travaux de leurs bras pour nourrir leurs femmes & leurs enfans. Depuis un mois que l'entrée de l'hiver s'eſt manifeſtée avec la plus grande rigueur, les travaux ſont arrêtés; les malheureux ouvriers manquent d'ouvrage & de pain pour leurs enfans; la plupart n'ayant pour aſyle que d'affreux greniers; ſans feu, ſans ſecours de perſonne; que deviennent-ils? Des ſcélérats involontaires, & que la nature & la misère ont forcés au crime: ce triſte ſpectacle ſe repréſente à chaque inſtant du jour. Il eſt un autre genre de malheureux; ce ſont les vieillards. Ah! combien leur ſort m'intéreſſe. Dans la belle ſaiſon ils s'occupent encore de quelques travaux qui les aident à traîner le reſte d'une miſérable vie; mais dans l'hiver, dans les gelées, les glaçons de

l'âge n'ont déjà que trop réfroidi leur vigueur épuisée ; & n'ayant pas la force d'aller mendier leur pain, ils manquent des besoins les plus urgens de la vie. Ils s'enveloppent dans des haillons, sur leurs grabats, & on les trouve morts de faim, & gelés de froidure.

Un de ces infortunés vieillards avoit senti arriver son dernier moment, un reste de courage le force à quitter une espèce de taudis qu'on ne lui louoit pas moins un écu par mois. Comme il n'avoit pas de quoi le payer, depuis quelques tems, l'affreux guichetier de ce cabinet, cent fois plus féroce que ceux des cachots, choisit le moment où ce vieillard malheureux étoit sorti pour aller se procurer un peu de nourriture ; il monte, il a la cruauté de lui crocheter sa porte, & il eut la barbarie de lui dire, à son retour, « qu'il » ne coucheroit pas dans sa maison qu'il » ne l'eût payé ». Le malheureux vieillard n'avoit trouvé aucun secours, & il étoit dix heures du soir. En vain, il solli-

citoit ſon hôte de lui donner l'hoſpitalité pour la nuit ; ce tigre eut l'affreux courage de lui refuſer. Ce pauvre vieillard monta à la dérobée vers ſon cabinet ; &, s'aſſit, ſur le pas de la porte de ſon miſérable taudis, où l'attendoit ſa fin cruelle. Minuit n'étoit pas ſonné, qu'il n'étoit plus de ce monde. On ne voit que ſemblable événement dans Paris ; le pain eſt cher, les travaux ne vont plus, & les malheureux manquent de tout. Il y a cependant de belles ames qui font de bonnes actions en faveur de l'indigence ; mais c'eſt dans des mains étrangeres qu'ils font paſſer leurs bienfaits. Leurs dons ſont toujours mal diſtribués, & ce n'eſt preſque jamais les vrais infortunés qui ſont véritablement ſecourus dans Paris. Ah ! que ne peut-on fonder des maiſons qui ne ſeroient ouvertes que dans l'hiver pour les ouvriers ſans travail, les vieillards ſans forces, les enfans ſans appui.

O Reine ! ô juſte Monarque ! veuille l'humanité ſouffrante que mon récit vous

touche en faveur des infortunés dont je viens de vous ttacer le déplorable ſort ! La dette nationale éteinte, vous appuirez par votre bienfaiſance cette belle inſtitution ; toutes les ames pures & généreuſes enverront, à cette adminiſtration, des ſommes immenſes. On déchargera MM. les Curés du pénible travail de ſoulager les malheureux, ils auront plus de temps pour ſe livrer au culte de la religion qui s'affoiblit tous les jours (*). Les malheu-

(*) L'événement qui vient d'arriver récemment, prouve que le fond d'une bonne religion & non du fanatiſme, rend les hommes vertueux & leur fait connoître de vrais remords.

Perſonne n'ignore que M. le Comte de G. a été déshonoré par le Sieur de M., qu'il oſat l'accuſer de différens crimes, entr'autre de lui avoir excroqué une ſomme conſidérable. L'Accuſateur eut la force & l'art terrible de mettre quelques vraiſemblances dans ſes accuſations, & de convaincre les Juges de la malverſation de M. de G. Celui-ci tomba ſous le poids de la calomnie ; les faux témoins ne prévalurent pas pour peu à le faire condamner à un opprobre éternel. Ses biens furent confiſqués & ſon perſonnel dégradé d'honneur & de titre. Le malheureux M. de G. errant dans le monde, comme un ſecond Œdipe, ſans avoir commis de

reux

reux qu'ils viſiteroient iroient avec un billet de leur part ſe rendre dans ces maiſons qui ſeroient tenues ſainement & proprement, elles ne ſauroient obérer l'Etat, elles en feroient au contraire la richeſſe, puiſqu'elles ſeroient conſacrées à conſerver les citoyens. On devroit même donner dans ces établiſſemens de quoi entretenir l'émulation, on y occuperoit les ouvriers dans les ſaiſons les plus rigoureuſes, & ces maiſons pourroient ſe char-

---

crime innocemment ni volontairement, traînoit une miſérable vie. Un nom ſi fameux à la France, s'éteignoit dans l'opprobre & dans l'infamie, quand un Dieu juſte & protecteur des victimes, ſe préſenta tout vivant au pied du lit de mort de Mad. de M. Elle avoua à ſon Confeſſeur d'être la complice de tous les forfaits de ſon époux contre M. le Comte de G., & lui ajouta : « qu'elle ne mouroit » point ſatisfaite, ſi elle n'avouoit publiquement ſon crime, » pour rendre à M. de G. ce qui lui étoit dû. »

Le Confeſſeur n'eut garde d'empêcher un ſi noble projet, qui donnoit un ſi grand exemple de la bonne religion ; elle fit appeller un Notaire & ſon époux, & lui dit en préſence de l'homme de loi & de l'homme d'égliſe. « Je vais, » Monſieur, me ſéparer de vous & de la terre ; un génie » malfaiſant m'inſpirat le déſir coupable de vous ſeconder

ger de beaucoup d'entrepriſes. Les veuves des ouvriers qui perdent leurs maris ſubitement, trouveroient dans ces aſyles un prompt ſecours pour elles & leurs enfans. Combien de fois n'a-t-on pas vu de ces infortunées qui perdent leurs

---

» dans votre entrepriſe contre M. de G. Un Dieu vengeur » m'inſpire & m'ordonne aujourd'hui de dévoiler votre » crime, & de rendre à l'innocent ce qui lui appartient ; » j'ai fait appeller Monſieur, (en regardant le Notaire) » pour déposer entre ſes mains l'aveu que je fais : vous » allez le ſigner ; donnez-moi cette preuve d'attachement, » afin que ma conſcience ne me pourſuive pas au-delà du » trépas, & que je puiſſe mourir en paix. » Quel eſt l'époux barbare qui réſiſtera à rendre à la vertu, à la religion, dans un moment auſſi touchant, tout ce qu'il leur doit. M. de M. n'eut pas le front de démentir ſon épouſe, & pénétré ſans doute de ce terrible ſpectacle, de voir que l'homme à ſon dernier moment ſe détachoit du préjugé de la vie, du faſte qu'il met à cacher ſes crimes & qui ne peut rougir de les avouer aux hommes, dont il ſe ſépare pour aller éternellement habiter auprès d'un Juge, à qui nul mortel ne peut en impoſer, M. de M. avoua tout, & ſigna le teſtament de ſon épouſe, qui mourut quelques heures après. M. le Comte de G. a été réhabilité, & M. de M. a été renvoyé du Corps dans lequel il ſervoit depuis trente ans. Mais l'infortune de ſon adverſaire juſtement attirée, & la réhabilitation de la juſtice lui rendra-t-il ſes biens ?

ſoutiens dans un bâtiment, dans une carrière ou dans une foſſe; elles reſtent avec pluſieurs enfans ſans ſecours, & ſouvent elles ſont enceintes, quand on leur apporte leur maris morts ſur un brancard. Ce ſpectacle émeut quelques ames le premier

---

Pourront-ils effacer de ſon ame les maux qu'il a ſoufferts?

. . . . . .

. . . . . , ...

. . . . . .

Ah! ſans doute, ce nom deviendra plus fameux par la cataſtrophe même qui l'avoit obſcurci.

Ce fait eſt remarquable, & je n'ai pas dû le négliger, pour prouver que la bonne religion ramène toujours les hommes à leurs devoirs. Il y en a qui n'en ont aucune que celle de la nature, & qui n'en ſont pas moins de fort honnêtes gens. Dieu ne l'établit pas ſans doute pour les hommes qui ſont naturellement bons; mais comme ils ſont compoſés de méchans! un dogme devint indiſpenſable; chaque nation s'eſt fait un culte différent, & comme je l'exprime dans mes Rêveries patriotiques; qu'importe l'opinion des hommes, pourvu que leurs opinions différentes s'adreſſent toutes à la fois au même Dieu.

C'eſt donc à tous les Miniſtres de la religion à maintenir le ſacré caractère de la loi de Dieu, à donner de bons exemples, & à veiller ſans ceſſe à la conſervation de cette loi: toute autre adminiſtration leur doit être interdite.

jour ; mais comme tout eſt l'affaire du moment à Paris, les infortunées veuves reſtent quelques temps après, ſans ſecours, ſans pain, quand leurs enfans en leur tendant les bras leur en demandent à grands cris. Et dans les fortes gelées, ces enfans meurent en proie à des tourmens affreux, qui ajoutent encore à ceux de leurs mères.

O Sire ! vous qui connoiſſez quelle eſt la tâche d'un bon Roi, donnez, par votre bienfaiſance, l'exemple à tous les Potentats de la terre, de ſecourir leurs Peuples dans les momens de calamité ! Apprenez-leur encore à corriger les abus, & ſur-tout à recouvrer l'amour de leurs Sujets, quand ils l'ont perdu injuſtement, à régler leurs dépenſes ſur leurs revenus, à mettre quelques millions de côté, pour ſecourir les infortunés, dans les temps de criſes funeſtes à la Patrie, comme maladie épidémique, grêle, gelée, inondation, famine, pour parer les fléaux, dont la foible humanité n'eſt que trop ſouvent accablée, &

à fairedes exemples effrayans de ces Agioteurs infâmes qui, ſans l'ordre du Gouvernement, & à ſon inſu, dévaſtent le Royaume des bleds, & des farines, ſouvent en faveur des ennemis de l'Etat.

Six mois dans un Château fort, où l'on met ordinairement ces ennemis du genre humain, peuvent-ils les corriger?

C'eſt à la Reine, à qui je ſoumets mes réflexions patriotiques, & à qui je les dédie; ſous ſa protection elles auront l'effet que je dois en attendre. C'eſt en vain qu'on voudroit m'effrayer qu'elle n'en recevra point l'hommage. Elles peuvent peut-être bleſſer ſa dignité, mais non pas ſes vertus. Simple particulière, & n'ayant aucune voie, qui puiſſe m'approcher de ſa Majeſté; ah ſans doute, le motif louable de cet écrit arrivera juſqu'à elle, & je ne déſeſpère point de le voir imprimer avec ſon nom à la tête, qui prouvera combien elle aime les François, & combien elle encourage ceux qui s'occupent du bien général.

Et vous, SIRE, vous ne sauriez condamner les moyens utiles que cet écrit vous offre, & qui vous dira, jusqu'à la fin, ce que vous pensez vous-même pour le bien de votre peuple ; vous aimez l'ordre & la sobriété ; c'est donc à votre sagesse à se faire rendre compte tous les ans, par vos Ministres, de vos dépenses & de vos revenus, &, sous quelque prétexte que ce soit, ne pas permettre que les dépenses excèdent les revenus ; c'est avec cette conduite, cette sévérité, que vous maintiendrez la gloire de votre trône inébranlable, que les ronces & les épines n'ont que trop entouré ; mais bientôt, SIRE, vos vertus les fouleront à vos pieds, & vous verrez naître à la place les lys & les roses. Il n'y a plus de barrières effroyables pour arriver jusqu'à vous ; les Citoyens ne sont plus gênés, plus observés, plus enfermés pour dire la vérité ; & lorsque cette vérité est le fruit du bien, vous jettez un œil de bienveillance sur l'Ecrivain estimable, & les intègres Ministres, qui secondent vos

deſſeins, n'emploient plus leur crédit pour nuire à perſonne.

Les calamités de la France ont affecté mon ame, l'ont pénétrée du noble projet de préſenter des lumières qui ne ſauroient nuire, & qui peuvent produire le bien de l'Etat. Elles peuvent faire reconnoître d'où part le mal, les inconvéniens qui ont arrêté trop long-tems la France à ſe tirer du mauvais pas où elle eſt; j'oſe inſiſter ſur le premier moyen que j'ai donné de la Caiſſe patriotique, conforme aux vœux de l'Auteur de l'*Etat libéré* avec qui je me ſuis rencontrée ſur cet objet, & dont je m'applaudis, puiſque cette rencontre prouve que les véritables François penſent tous de même; j'oſe aſſurer que ce moyen eſt le ſeul bon, le ſeul praticable & le ſeul qui ne déplaira à perſonne; j'oſe atteſter que l'eſprit François renaîtra à l'ouverture de cette Caiſſe. Le Roi, l'Etat, les Parlemens & le Peuple, doivent, dans cette circonſtance, ſe réunir enſemble pour ſoutenir ſa gloire & ſon nom. Ah! quel

moyen eſt plus propre pour former cette union que cet impôt volontaire que je propoſe encore ! Voyez ce que vient de faire Quimper ; cette petite Ville s'eſt immortaliſée. Mais il faut convenir que les habitans en ſont grands, généreux, enfin véritables François. Ils offrent à leur Prince une ſomme que les grands, les riches & les pauvres, ont formée enſemble au profit de la dette nationale ; cette offre eſt faite comme de reſpectueux enfans qui viennent au ſecours de leur père, dont la fortune eſt obérée ; c'eſt préciſément mon projet, ou celui de l'*État libéré*. Ah ! ſans doute, toute la France imitera Quimper ; il n'y aura pas juſqu'aux hameaux qui n'apportent à cette Caiſſe.

Les têtes mal-organiſées prétendent que l'égoïſme règne ſeul en France ; mais ſi cet égoïſme empêchoit la perte du royaume, je dirois que cet eſprit pourroit encore régner long-tems ; cependant comme chacun eſt intéreſſé à cette perte, cet eſprit diſparoîtra à l'ouverture de la Caiſſe patriotique.

Elle exterminera cet affreux égoïsme, qui tient le François dans l'inaction & dans un abandon d'idée épouvantable ; on verra aussi-tôt l'amour des François & la gloire de son pays se ranimer pour sa patrie. La richesse de l'Etat est la pierre fondamentale du bonheur du peuple. Le peuple me dira-t-on, est écrasé, comment donc pourra-t-il relever l'Etat ? Aussi n'est-ce point l'intention du Monarque d'achever de l'accabler ; il n'assemble ses Etats-Généraux que pour le soulager. Mon impôt volontaire ne tend qu'à fléchir les riches ; ces souverains de la fortune à qui je représente les dangers de la nation, leurs dangers particuliers : si le peuple désespéré se livroit au dernier excès, que deviendroient-ils eux-mêmes ? Ne seroit-il pas plus beau & plus salutaire d'offrir à l'Etat des réserves immenses que les favoris de la fortune cachent dans le fond d'un coffre-fort ? Ajoutez à cet impôt ceux que le Roi a droit d'imposer sur toutes les entreprises & graces accordées par Sa Majesté ;

tout ce qui eſt graces, entrepriſes, priviléges, appartient au Roi, & ſans obérer ſon peuple, il peut faire les rétributions à ſon gré ſur ces objets. Par exemple, ſur l'article des Spectacles, où je vais me permettre des réflexions utiles & profondes.

Après avoir porté mes yeux ſur les établiſſemens utiles des hommes dans mes rêveries patriotiques, je n'en dois pas moins blâmer l'excès, dans cet ouvrage : on a trop multiplié les Spectacles.

Il ne devroit y avoir à Paris que quatre Spectacles, ſavoir : deux François, l'Opéra, les Italiens, & un Tréteau ſeulement pour le peuple. J'obſerverai cependant que dans cette circonſtance il faut les laiſſer exiſter tous, &, s'il étoit poſſible, les augmenter encore. On pourroit faire de leurs excès un profit, pour contribuer à libérer la dette nationale. Jamais le Spectacle n'a été plus couru qu'actuellement : on ſe prive des beſoins néceſſaires, pour ſe procurer ce plaiſir ; l'Etat eſt obéré, le peuple eſt écraſé : excepté les Comédiens Fran-

çois & Italiens & les Directeurs des petits Spectacles, tout est plongé dans la détresse.

Une actrice doit-elle avoir un état de maison & des voitures comme une Princesse du sang ? Un Comédien une Seigneurie & un équipage de chasse ainsi qu'un Prince ? Ah ! sans doute Molière se seroit bien gardé de se donner ce ridicule. Quoique je critique ceux de nos jours, je les crois trop sages & trop raisonnables, pour ne pas goûter la justice de mes observations.

Il y a des Comédiens dont la conduite régulière édifie les personnes les plus respectables. Alors le préjugé ne tombe nullement sur eux, & j'ose croire que quand on s'empareroit de la moitié de leurs profits tous les ans, jusqu'à la liquidation de la dette nationale, ils n'en murmureroient pas.

Les privilèges des Comédiens ne sont-ils pas des bienfaits du Roi ? S'il est le maître de réduire les pensions, n'est-il pas le maître

de prendre les ſpectacles au profit de l'Etat? Tous les Corps feront des offres au Gouvernement, excepté ceux des Comédiens: il faut donc leur indiquer de rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar. En mettant les Comédiens François & Italiens au *taux* des acteurs de l'Opéra, ſeroient-ils bien à plaindre? Quand les Directeurs des petits ſpectacles n'auront qu'une penſion de ſix à ſept mille francs, les voilà bien malades? Quand le Monarque réduit ſa dépenſe, des Comédiens pourront-ils craindre de l'abaiſſer?..

Les Etats-Généraux aſſemblés, jetteront leurs vaſtes lumières, ſur tout ce qui pourra contribuer à acquitter les dettes de l'Etat. Pourront-ils s'empêcher de jetter les yeux ſur les ſpectacles & ſur les profits immenſes des Comédiens, ſur l'utilité de la contribution qu'on a droit de leur impoſer? Le Public ne ſe plaindra point de cet impôt, & il y applaudira, au contraire, de grand cœur. On ira encore avec plus de plaiſir au ſpectacle

Je voudrois que les ſpectacles de province fuſſent impoſés à cette même contribution, ainſi que ceux de la capitale. On a mis en régie les poſtes, les meſſageries, les diligences, les cuirs, l'amidon, & on laiſſe jouir les Comédiens d'une fortune immenſe, tandis que le génie des Auteurs appartient eſſentiellement à la Nation, & peut contribuer à réparer ſes pertes, car le produit des théâtres eſt immenſe, & le profit qu'on pourroit en prélever, ſans faire tort aux acteurs, iroient à plus de quatre millions par an, & je préſume que ce profit iroit auſſi haut que celui des loteries.

Je ſuis loin cependant de prétendre de mériter ſeule l'attention du Gouvernement & de mes compatriotes, dans ces remarques patriotiques. Des hommes bien plus inſtruits que moi ſur la politique des Gouvernemens peuvent en faire de plus utiles, mais j'en reviens à mes remarques. Dans mes rêveries patriotiques, j'ai rencontré tant d'hommes oiſifs dans les grandes villes qui ne font qu'entretenir la molleſſe & les

vices. Pourquoi ne point occuper cette quantité d'hommes aux terres incultes, puiſqu'ils ſont inutiles dans les capitales. Que le Gouvernement donne toutes les terres en friche du Royaume à des ſociétés, ou à chaque particulier la portion qu'il pourra cultiver ? C'eſt le meilleur moyen de ſauver un tiers du peuple d'une foule de précipice qui ſe trouve ſans ceſſe ſous ſes pas, & de débarraſſer la ſociété d'une quantité d'hommes inutiles dont la molleſſe & la miſère font des ſcélérats. La plupart de ces terres ſeroient conſacrées à élever des beſtiaux qui manquent depuis quelques années en France, & qui privent le malheureux d'un bouillon quand il en a beſoin, tant la viande eſt devenue exorbitamment chère.

Mais le Roi bienfaſant, aidé de ſes Etats-Généraux, réparera bientôt les maux qui ont aſſiégé ſon Royaume. Oui, Peuple infortuné, les vertus de votre Monarque ſont inépuiſables, & les effets vous feront recouvrer votre joie naturelle, ce qui ren-

dra ſon nom toujours cher à la France. A la tête de la Nation il nous promet « qu'il » concertera les diſpoſitions propres à con- » ſolider pour toujours l'ordre public & » la proſpérité de l'Etat ».

PROJET D'IMPOT,

Etranger au Peuple, & propre à détruire l'excès du luxe & augmenter les finances du tréſor, réſervé à acquitter la dette nationale.

Le luxe : c'eſt un genre de mal qui ne ſe doit guérir que de lui-même, par exemple, les goûts exquis qui s'en vont écraſant, renverſant tout ce qu'ils rencontrent ſous leur paſſage : un bon impôt ſur ce luxe effréné : ah, combien l'humanité applaudiroit celui-ci ! qu'importe au petit-maître de payer vingt-cinq louis par an le plaiſir de ſe caſſer le cou ou de ſe briſer quelques membres ? Cet impôt n'arrêteroit pas les goûts exquis, & ſi cela étoit, combien les pauvres piétons béniroient cette révolution humaine ; les cabriolets plus modeſtes, mais qui n'en ſont pas moins pernicieux, ne payeroient que la moitié de ce droit.

Pour

Pour les voitures des petites-maîtreſſes, encore un impôt ne leur feroit point de mal, elles n'en ſeront pas moins triomphantes. Je voudrois que l'on mît, par exemple, un impôt utile ſur les bijoux comme ſur les modes qui ſe multiplient du matin au ſoir, & du ſoir au matin.

Un impôt encore auſſi ſage qu'utile, ſeroit celui qu'on pourroit créer ſur la ſervitude; plus un maître auroit de valets, plus ſon impôt ſeroit fort.

On devroit créer encore un impôt ſur le nombre des chevaux, des voitures, des chiffres & armoiries; la voiture ſimple caractériſeroit l'homme qui ne pourroit s'en diſpenſer; le chiffre, le luxe, & les armoiries, l'orgueil; ce qui doit payer davantage que le modeſte & l'indiſpenſable.

Un impôt qui eſt très-viſible & qu'on n'a pas encore apperçu, c'eſt celui qu'on pourroit mettre ſur tous les jeux de Paris, comme Académies, Maiſons particulières, Palais des Princes & Seigneurs.

Si on vouloit encore aſſeoir un impôt ſur

la peinture & ſculpture, il ne ſeroit pas ſi déplacé.

Le peuple ne ſe fait ni peindre, ni ſculpter, ni décorer ſes appartemens. Un tel impôt ne peut nullement lui nuire, ainſi que tous ceux que je mets ſous les yeux du Roi & de la Nation, & qui peuvent enſemble rapporter gros à l'Etat. Sans notions de Géométrie & de Finances, j'oſe garantir, par mon plan, la dette nationale acquittée avant cinq ans révolus, & l'effet fera reconnoître ce que j'avance ici. Peut-être ſerai-je aſſez heureuſe pour voir l'accompliſſement de mes ſouhaits ; tous mes impôts ſont d'une nature à ne révolter perſonne, excepté les petites-maîtreſſes & les petits-maîtres ; mais leur fiel n'eſt pas meurtrier, & le public applaudira à mes projets.

Que l'impôt volontaire ſoit à la tête de ceux que j'indique, & je devance mon époque au moins de quatre années. Nous chanterons enſuite en chorus : Vive la France, vive ſon Roi, & vive la Patrie.

Il eſt reconnu que le luxe, chez tous les Peuples & dans tous les tems, a entraîné la décadence des Etats, la force & le courage des hommes. La France nous offre aujourd'hui ce terrible exemple; quel moyen le Gouvernement pourra-t-il trouver pour arrêter ce luxe effréné? Eſt-ce un Arrêt, eſt-ce un Edit? Sont-ce les défenſes du Parlement qui pourront produire cette ſage révolution? Non, ces moyens ſont impraticables; mais que le Gouvernement, d'accord avec les Parlemens, faſſent ſortir des impôts qui corrigent l'excès du luxe. Si ces impôts n'acquittent pas la dette nationale, le public deviendra plus modéré dans ſes caprices déréglés, & les grands Seigneurs donneront ſans doute les premiers cet exemple; les ſuites prouveront combien ces impôts deviendroient ſalutaires. Les beſoins de la France ſe ſont multipliés depuis Henri IV; le luxe en a créé une immenſité d'inutiles; les fortunes & les revenus ſe ſont-ils augmentés? Et les terres cultivées ont-elles

rapporté au taux de toutes les dépenſes? C'eſt ce qu'il faut réduire ; & ce n'eſt point à moi & à mon ignorance à montrer le tableau de cette comparaiſon. Je ne donne ici qu'une ébauche de mes idées; c'eſt à la Nation aſſemblée de ſavoir ſi elles méritent d'être approfondies, & ſi l'on peut faire de cette eſquiſſe un portrait frapant du bien qui peut en réſulter. J'ai fait un ſonge, & à quelques expreſſions près, je vais le raconter à la Nation. Ce ſonge, tel biſarre qu'il ſoit, va lui montrer un cœur véritablement citoyen, & un eſprit toujours occupé du bien général. Mon imagination pleine de tous ces projets en faveur de la France, m'a pourſuivie juſque dans mon ſommeil. Que les François ne me jugent point ſur un ſonge ; qu'ils ne penſent pas que je veuille les endormir par ce genre de compoſition ; mais les fictions que j'ai eues ſont tellement frappantes & patriotiques, que je ne peux me diſpenſer de les rapporter à la fin de ces remarques.

SONGE DE L'AUTEUR.

C'EST dans les bras de Morphée que j'ai cru me promener aux Tuilleries; il me ſembloit entendre une muſique martiale; tout le monde couroit, & tout-à-coup je me ſuis vu ſeule au milieu de ce vaſte jardin. Le ſoleil terminoit ſon cours, & la nuit commençoit à étendre ſes voiles. Craintive de mon naturel, dans un lieu iſolé, je me ſuis ſenti douée à l'inſtant d'un courage intrépide. Je me ſuis aſſiſe au pied d'un arbre, & il m'a paru que je m'endormois une ſeconde fois. Tout-à-coup je me ſuis réveillée par un ſpectacle raviſſant; les Tuilleries étoit tout-éclairées; les objets qui ſe ſont préſentés à ma vue étoient des hommes d'une taille extraordinaire; ils étoient vêtus uniformément, & ce coſtume, quoique ſimple, me paroiſſoit noble comme celui du tems d'Henri IV : ils n'avoient point de

chapeaux, mais des espèces de bonnets rouges quarrés, d'où il sortoit une quantité de lumières : ils tenoient à une main un flambeau formidable, sur lequel ils s'appuyoient, l'autre main étoit libre ; &, malgré que leur marche fût imposante & grave, ils recevoient, avec plaisir, de cette main, tous les Mémoires & Manuscrits qu'on leur remettoit. Ce genre de géant portoit une figure affable & prévenante en leur faveur. Je me levai, & je suivis la foule ; j'admirois ce spectacle ; mais comme les femmes ne se contentent pas d'admirer, & que la curiosité démasque toujours leur sexe, je ne pûs m'empêcher de demander qui étoient ces géans ? les foux me rioient au nez, les sots me faisoient des questions assommantes. Enfin, ces graves personnages entrèrent dans le Palais des Tuilleries, & les grilles se fermèrent. Quoi, m'écriai-je, ne puis-je savoir quelle est cette auguste assemblée ? Comment, me répondit un sage, pouvez-vous méconnoître les Etats-Généraux ?

Eh, Monſieur, lui dis-je, que ſignifient tous ces Manuſcrits qu'on leur a préſentés, & qu'ils ont reçus avec tant de grace. Ce ſont, me répondit-il, les idées de tout le monde, & il n'ont garde de refuſer celles de perſonne ; ils goûteront les bonnes, & rejetteront ce qui eſt inutile. Hélas ! m'écriai-je, pour la ſeconde ou la troiſième fois, & ma lettre au Peuple, & mes Remarques patriotiques ! que deviendront-elles ? A ces mots, tous le Peuple m'entoura, & me témoigna, par des expreſſions naturelles & non choiſies le regret qu'il avoit, ainſi que moi, de n'avoir préſenté ces deux Ecrits, où il eſt mention de leur misère & de leurs maux. Seuls Ecrits, malgré la quantité de productions, dans leſquels on s'occupe véritablement du Peuple. Mes regrets étoient inexprimables ; je m'en retournois triſte & rêveuſe ; lorſque le canon frappa tout-à-coup mon oreille. Une nouvelle cérémonie s'offre à mes yeux ; c'eſt le Régiment des Gardes-Françoiſes & Suiſſes, des Gardes-du-Corps & Gendar-

mes, tous montés sur de superbes coursiers; mais sans armes, & n'ayant pour toute défense qu'une branche d'olivier. Au milieu de cette escorte j'apperçus un arbre touffu; j'étois curieuse d'approcher de cet arbre, qui paroissoit chargé immensément de fruits superbes. Un grouppe de Peuple m'enveloppe & m'entraîne au pied du char qui portoit cet arbre. O supriſe admirable! je vois mon Roi Louis XVI, en personne, qui me tend la main, & me prend gracieusement ma Lettre au Peuple. Je découvre, à ses côtés, une femme voilée qui arrache son voile, & qui me tend de même la main. Cette nouvelle surprise répand dans mon ame une satisfaction pure & enchantereſſe, en reconnoissant que c'étoit la Reine. Cette aimable candeur qui se répand sur son front auguste, son air affable & compatissant me déterminèrent à lui présenter mes Remarques patriotiques. A peine a-t-elle jetté les yeux sur cet écrit, que je vois couler ses larmes. Elle se lève, elle secoue elle-même l'arbre, & tous les

fruits tombent auſſi-tôt dans les mains du peuple. Les fruits qui couvroient cet arbre, cachoient la couronne du Roi qui étoit attachée au ſommet & qui reſta ſeule à découvert. Le peuple, dans une joie inexprimable des bienfaits & de la généroſité de la Reine, ſe met à ſes genoux. Le Roi prend la parole, & dit au peuple en regardant ſa couronne. « Vous la » voyez cette couronne, fille de l'ambi- » tion ; cet inſtrument du malheur des » meilleurs Rois. Henri IV, mon ayeul, » qu'on reconnut trop tard, & qu'on » regretta ſi long-temps, lui doit ſon » trépas ; mais en marchant ſur ſes nobles » traces, je ne veux la conſerver que pour » vous défendre & pour vous rendre heu- » reux. » Auſſi-tôt j'entendis mille cris d'allégreſſe. Ce ſpectacle diſparut devant mes yeux, & je me retrouvai au pied de mon arbre, où il me ſembla retrouver le ſommeil ; il me parut même que je dormois depuis quelques jours. Enfin je me réveillai encore toute endormie, & je cherchai à

reprendre mon chemin ; je gagnai le Pont-Royal ; je vis tout le monde vêtu différemment. Les vêtemens étoient devenus presqu'uniformes ; les jeunes gens n'étouffoient plus dans leurs gilets rétrécis, & dans leur espèce de caleçons ridicules, qui les rendoient droits comme une toise, & plaisans comme des pantins. Tous ceux que je rencontrai avoient l'air aisé & honnête, sur-tout ils me paroissoient être très-polis ; car ils ôtoient leurs chapeaux à toutes les femmes qu'ils rencontroient. Je prends la rue du Bacq ; mais quelle est ma surprise & mon étonnement ; cette rue, quoique dans l'hiver & qu'il eût plu, étoit propre comme une cour bien entretenue ; j'avois tant de plaisir à la parcourir, que je fus jusqu'au bout, & par-tout la police étoit bien observée ; mais ce qui me surprit davantage, ce fut de ne plus rencontrer ni wisky, ni cabriolet, ni voiture, ni charette à pierre, ni tombereau à boue ; cependant j'apperçus quelques voitures simples & modestes qui

alloient d'un pas lent, & je remarquai auſſi que ceux qui étoient dedans étoient vieux ou infirmes. Je repris la rue de Sève, & je m'acheminai juſqu'à la Croix-Rouge, où je ne vis ni fiacre ni brouette. J'arrive devant un hôtel que l'on bâtiſſoit; mais ce genre de bâtiſſe me paroiſſoit d'une ſolidité qui égaloit ſa beauté. Je m'arrête un inſtant devant cet hôtel, & je vois un homme d'un âge raiſonnable qui corrigeoit un petit jeune homme. Pluſieurs maçons prirent ſa défenſe, & le maître maçon à la fin ſe laiſſa fléchir. Quoi, ce diſoit-il, ce bourreau, ſans ceſſe me fera des ſiennes; voilà trois fois qu'il me fait mettre à l'amende, & le gain de cette bâtiſſe ne ſuffiroit point à payer ſes ſottiſes; il ſait qu'il eſt défendu par ordre du Roi & de ſa Cour de Parlement, de faire marcher les charettes à pierres & moellons dans l'été, paſſé cinq heures du matin, & ſept heures dans l'hiver: nous ſommes dans les jours longs, & le petit mauvais ſujet s'obſtine à faire charger les

charretiers à ſept heures ſonnées. Eh bien ! cette loi, répond le petit garçon, n'a pas de bon ſens, on ne peut pas toujours être à l'heure juſte. Comment, petit effronté, reprit le maître maçon en colère, tu voudrois changer les loix du Royaume, qui ſont aujourd'hui ſi traitables & ſi humaines ; ne te ſouviens-t-il plus d'avoir eu les jambes caſſées par un maudit wisky ; ne te ſouviens-t-il plus que ton père a été écraſé par un tombereau de pierre ; ne te ſouviens-t-il plus de ces bagarres en plein midi de fiacres, de charrettes, de tombereaux, de voitures bourgeoiſes, de wisky & de cabriolets, & juſqu'aux brouettes qui ſe faiſoient fracaſſer dans ces bagarres ; ne te ſouviens-t-il donc pas que les rues reſtoient quelquefois quatre heures d'horloge à ſe déboucher, & que tout dépériſſoit dans ces entraves effroyables, que les gens de pied étoient à chaque inſtant eſtropiés ou tués.... Actuellement depuis l'heureuſe Aſſemblée de la Nation, on ne voit plus de ces

funeſtes tumultes; depuis deux heures du matin juſqu'à cinq en été, & juſqu'a ſept en hiver, les boueurs ont ordre de nettoyer Paris, les charettes de pierres & de moellons, d'approviſionner la capitale aux mêmes heures. Toutes charettes lourdes & pernicieuſes ſont proſcrites, paſſées ces heures-là. Les charrettes des blanchiſſeurs ſeulement ont le droit d'aller & venir à toutes heures, parce que cela n'arrive que deux fois par ſemaine; d'ailleurs ces charrettes ſont légères & attelées modeſtement. Ne voudrois-tu pas, ajouta-t-il, interrompre cet ordre admirable; car depuis que l'on approviſionne Paris la nuit, il y a bien moins de malfaiteurs. Cette prudence humaine garde Paris plus qu'on ne l'avoit prévu dans le plan de cet arrangement. On n'avoit fait que détruire les dangers du jour, & l'on a prévenu en même temps ceux de la nuit. D'ailleurs chaque voiture de charrois eſt éclairée & accompagnée de pluſieurs ſoldats. A chaque barrière il y a des corps-de-

gardes qui en fourniſſent tant qu'il en eſt beſoin. Que veux-tu de plus admirable que ces loix ſages & plus qu'humaines.

Je reſtai ébahie d'un ſemblable diſcours, & je reconnus tous les changemens qui s'étoient faits pendant mon ſommeil; j'arrive enfin dans la rue des Boucheries. Cette rue infecte me parut totalement avoir changé de forme ; ce n'étoit plus ce ſang dégoûtant des animaux qui couloit dans les ruiſſeaux, cette odeur méphitique qui empoiſonnoit les paſſans ; c'étoit une odeur ſuave & ſucculente. Tous les bouchers en étoient chaſſés, & c'étoit à la place de ces étaux qu'il ſe trouvoit de fameux rotiſſeurs & d'excellens traiteurs ; le ſieur Pothiez, dont le goût eſt exquis dans l'art des reſtaurateurs, étoit toujours à leur tête. On voyoit à la place de ces mots, rue des Boucheries : *rue des Friands*. Je demande en bas de la rue de Condé à un apothicaire aſſez plaiſant, d'où vient ce grand changement ; mais comme il parle toujours par monoſyllabes, il ne

me répondit pas auſſi clairement que je l'aurois déſiré. Je m'en allai en colère, en lui diſant qu'il m'impatientoit à l'excès; mais le mauvais plaiſant me répliqua, s'il ne me falloit pas encore quelques gouttes d'opium pour me rendormir & faire de nouveaux ſonges. A ces mots je me réveille & je reſte anéantie; tout-à-coup j'entends un bruit épouvantable dans la rue. Je me lève & je vois le grand jour. Je cours vîte à ma croiſée ; ô ſurpriſe moins flatteuſe que celle de mes fictions ! c'eſt une bagarre effroyable dans ma rue, des tombereaux ſont accrochés avec des fiacres, une bande de bœufs montant ſur la roue des voitures, préſentent leurs têtes énormes & meurtrières aux portières de ces triſtes ſapins, & font frémir ceux qui ſont dedans. Des bandes de cochons & de moutons arrivent à grands pas ; & je reconnois que mon aimable ſonge n'eſt qu'une illuſion trompeuſe. Je l'ai ſans doute étendu; mais le fonds en eſt vrai : & comme il n'eſt pas

248

plus défendu de faire de mauvais ſonges que de mauvais livres, j'ai cru que je pouvois écrire celui-ci. Et ſi mes Remarques, de même que mon Songe, n'ont pas tout le ſel & toute la profondeur dont ils ſeroient ſuſceptibles ; du moins j'ai montré tout ce que je ſens, & tout ce que je deſire pour le bien de ma Patrie. Ce ſeul but doit m'obtenir non-ſeulement l'indulgence des critiques ſur une matière auſſi épineuſe que difficile à traiter, auſſi abſtraite que politique, auſſi ſtérile qu'inſipide pour ce ſiècle frivole ; mais encore l'eſtime des belles ames & de tous les bons Citoyens.

FIN.